

Jean Hytier, *La Poétique de Valéry*, Paris, Armand Colin, 1970,  
2e éd., 312 p.

Nicole B. Rapoza

Volume 4, Number 3, décembre 1971

Alphonse Audet

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500209ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500209ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rapoza, N. B. (1971). Review of [Jean Hytier, *La Poétique de Valéry*, Paris, Armand Colin, 1970, 2e éd., 312 p.] *Études littéraires*, 4(3), 380–382.  
<https://doi.org/10.7202/500209ar>

« C'est avec de beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature ».

Jacques DUGAST

Université de Rennes

□ □ □

Jean HYTIER, *la Poétique de Valéry*, Paris, Armand Colin, 1970, 2<sup>e</sup> éd., 312 p.

Comment déchiffrer, puis définir et mettre à la portée de l'amateur un sujet aussi ésotérique que la poétique de Valéry ? Dans un premier chapitre qui tient lieu d'« avertissement au lecteur », M. Hytier avoue que la tâche ne fut pas aisée. À la complexité du sujet même, la poétique, s'ajoutait celle de Valéry, encore rehaussée par celle de son langage. Les contradictions, assez nombreuses, découlent parfois d'un paradoxe — dont l'énoncé paraît sincère —, mais plus souvent de la personnalité de Valéry, « jamais si à l'aise que dans un courtois mais radical désaccord ». (p. 14) Le poète se laisse séduire par une idée insolite, l'énonce pour l'abandonner ensuite ou la développer, au gré de son caprice ou des circonstances. Il ne faut donc pas chercher d'évolution chronologique dans ses théories.

En appliquant à ses recherches précisément les qualités que Valéry attribuait au poète, la patience et l'intelligence, M. Hytier a dégagé les éléments essentiels de la poétique valéryenne, qu'il divise en trois sections, passant de l'abstrait au concret. Les concepts de l'état poétique, la nature du langage et de la poésie forment la première partie de l'ouvrage. La seconde est consacrée à la production proprement dite : l'art

poétique selon Valéry, sa méthode de travail, la construction puis l'exécution du poème. Les deux derniers chapitres dénombrent les effets que Valéry recherchait ou observait<sup>1</sup>.

La sensibilité et l'intelligence sont également indispensables au savant et au poète, déclare Valéry. La première, parce qu'elle invite l'état poétique (la découverte), spontané et affectif ; la seconde, parce qu'elle permet à l'artiste (au savant) de devenir son propre juge, volontaire et rationnel. Valéry décrit ce détachement du poète à l'égard de son œuvre comme une attitude purement scientifique et intellectuelle. C'est au talent à démêler ce que le génie a laissé percevoir, à distinguer entre la rêverie stérile et celle qui deviendra poésie, à supprimer le sentiment et le superflu — défaut des romantiques — afin de construire le poème dans l'ordre et la clarté — le classicisme.

Valéry voit la poésie comme « une heureuse trouvaille » née du vide d'une page blanche, et du besoin qu'éprouve le poète de chasser l'ennui (p. 194). C'est, semble-t-il, réduire l'inspiration poétique à un mouvement physiopsychologique d'où l'émotion est entièrement bannie<sup>2</sup>. Le poème devient « une sorte de machine à produire [chez le lecteur] l'état poétique au moyen des mots » (p. 235). Il y a, jusqu'ici, continuité dans la pensée de Valéry (même si nous rejetons ses définitions), quand il distingue

<sup>1</sup> Pour condenser les explications de M. Hytier et éviter les répétitions, nous les avons considérées dans un ordre différent de celui qu'il avait choisi.

<sup>2</sup> Nous songeons immédiatement à Diderot et sa définition de la sensibilité, de même qu'à ses *Paradoxes sur le comédien* qui trouvent des échos dans l'idée que Valéry se fait du poète.

intransigeance, sensibilité et poésie d'une part, intelligence et poème de l'autre. Mais sont-ils séparables ? M. Hytier ne le pense pas et montre à plusieurs reprises que si Valéry fait fausse route, c'est que l'inspiration et l'exécution sont étroitement liées, alors qu'il cherche à les analyser indépendamment l'une de l'autre.

D'abord convaincu que la supériorité intellectuelle du poète lui permettait de communiquer à son lecteur des effets précis, Valéry dut ensuite admettre : « Mes vers ont le sens qu'on leur prête. (p. 95) » Échec, notons-le, qui ressort de l'inexistence du lecteur idéal et dont le poète est totalement exonéré. Désenchanté, mais non découragé, le poète n'en écrit pas moins pour le public ; il apprend tout simplement à céder le pas à son œuvre. C'est elle qui se fera lire, cette « sorte de machine à produire » des effets. Ceux-ci varient selon que le lecteur est plus sensible au fond qu'à la forme, à l'intellectuel qu'à l'esthétique. Valéry préfère de beaucoup l'effet durable et profond à l'effet instantané qui méconnaît l'effort et le temps consacrés à la production du poème. Quant à l'interprétation, elle échappe au pouvoir de l'auteur au moment où le lecteur s'empare de l'ouvrage ; incontrôlable, elle est souvent inattendue, fondée sur un malentendu. Plus imprévisible encore, sera l'interprétation d'une autre génération ou d'une autre époque. Mais, conclut Valéry, l'œuvre d'art ne déprécie pas parce qu'elle se transforme.

Dans ce résumé très schématique du parcours d'un poème depuis sa conception jusqu'à sa publication, nous avons entrevu les problèmes, surtout psychologiques, auxquels se heurte le poète qui,

heureux réceptacle de l'état poétique spontané, se charge de le recréer (état provoqué) chez le lecteur.

Le poème, auquel il incombe de réaliser cette transmission, présente à l'auteur tout autant de difficultés, celles-ci d'ordre technique. La première qui s'impose est celle de l'expression. Malgré son échec de jeunesse dans le domaine de la sémantique, Valéry revient souvent sur le pouvoir du langage qui n'a pas manqué de l'impressionner et de le déconcerter. On y trouve pas mal de contradictions. Valéry prétend supprimer de son vocabulaire certains mots multivoques et imprécis (p. 61), conseille au poète l'économie du langage d'un Racine et critique l'éloquence, alors qu'il déclare que la beauté et le vague sont synonymes, qu'il n'est pas nécessaire à la poésie d'être comprise, qu'il admire la clarté du vers mallarméen, « par contraste avec l'obscurité de son contenu » (p. 102) et qu'il fait l'éloge de Bossuet. Il reproche au langage, psychologique surtout, de n'avoir ni précision mathématique ni sonorité musicale<sup>3</sup>. M. Hytier note que Valéry a renoncé à définir la nature du langage, se contentant d'en

<sup>3</sup> Il nous semble — indépendamment de M. Hytier — que ce problème du langage qui a si fortement tourmenté Valéry remonte à sa conception du mot et l'usage qu'il veut en faire. Il souhaiterait que chaque mot ait une valeur mathématique, c'est-à-dire unique et totalement abstraite, ce qui exigerait un vocabulaire abondant, alors qu'il en prêche l'économie. Il envie de même le compositeur qui dispose de notes à l'état pur et peut les combiner à loisir pour en obtenir une multitude de sons. En cherchant à donner au mot une valeur ou mathématique ou musicale, Valéry se crée non seulement des difficultés inutiles, mais cherche à priver le langage de sa véritable fonction, celle d'une expression qui lui est propre — ni musicale ni mathématique — mais humaine, donc complexe et illimitée.

évaluer les effets. Il reconnaît au langage poétique deux propriétés, simultanément opposées et indissolubles et que le poète doit concilier : le *son* et le *sens*. Valéry oppose la prose à la poésie ; celle-là a pour fin de se faire comprendre et doit sacrifier la forme au fond ; il en résulte qu'elle jouit d'une grande liberté dans le choix de l'expression. La poésie se développe à l'inverse : une rime peut créer une idée et le fond émerge alors de la forme. Il cite en exemple, *la Pythie* et *le Cimetière marin*, deux de ses ouvrages les plus connus.

Ceci nous amène à la seconde difficulté : la construction. Le poème est une œuvre de hasard, de patience et d'intelligence. Du hasard jaillit un « beau vers » qui vaut ou non la peine d'être retenu. Avec la patience d'une araignée — la comparaison vient de Valéry — le poète attend ou cherche un vers qui égalera ou complétera le premier. Il va sans dire qu'une rime particulièrement belle le contraint parfois à modifier sa première pensée, et à refaire tout son ouvrage à seule fin de retenir ce « beau détail ». Son intelligence lui dicte la modération : un excès de beaux vers en minimiserait la beauté et détruirait l'esthétique globale du poème. Elle le guide également dans la recherche d'un nouveau sens, d'une nouvelle idée ; l'intellectuel contrôle l'artiste. Devient œuvre d'art, le poème qui se fait relire (p. 235), comme le « beau vers » se fait répéter ou apprendre par cœur. Valéry reprend souvent un poème, le corrige, le transforme même (comme Ronsard et Supervielle), mais arrive un moment « où on n'y trouve plus rien à ajouter ni retrancher » (p. 226). Le poème est alors clos, achevé, peu importe la raison :

l'éditeur le réclame, le poète s'en détache, l'abandonne par ennui.

Né de l'ennui, relégué par ennui, le poème valéryen — si beau — ne laisserait pas de nous étonner si nous prenions toutes les déclarations de Valéry au sérieux. M. Hytier confesse qu'il préfère, lui aussi, la poésie de Valéry à sa poétique et souligne discrètement les redites et les contradictions du théoricien. Le nombre des textes qu'il a étudiés lui donne droit à notre reconnaissance, car il en éclaire bien des obscurités. Dans l'ensemble, les thèses de Valéry subissent le même sort que celles de Diderot ; à force de paradoxes, elles aboutissent à démontrer que dans un cas idéal seulement, il existe une situation idéale. Là où le théoricien piétine et s'embrouille — et nous embrouille — le poète éclaire instantanément une définition. Prenons par exemple les nombreux rapports que Valéry a établis entre la prose et la poésie, sur des points trop subtils pour ne pas être équivoques ou contradictoires, jusqu'à l'instant où il se résume ; la poésie serait à la prose ce que la chanson est à la parole, la danse à la marche ; elle « ne va nulle part [...] elle poursuit [...] un état » (p. 120). C'est si beau et si simple au fond, mais il fallait un poète pour y penser.

Nicole B. RAPOZA

*Western Washington  
State College*

□ □ □